



JOURNAL HUMORISTIQUE

L. LASSALLE, Rédacteur

H. BERTHELOT, Fondateur

A. P. PIGEON, Editeur-Prop

FEUILLETON DROLATIQUE

LES AMOURS DE QUATERQUEM

V

(Suite)

—Bah ! le plaisir de parler archéologie l'emportera sur le désespoir de donner sa fille au meurtrier de Nelson.

—Mais, monsieur, pour qu'il me donne à vous, il faut que je me sois donnée moi-même, et j'en suis encore fort loin.

—Vous n'aimez pas Harrison.

—Qu'en savez-vous ? C'est un excellent homme dont je fais tout ce que je veux et qui m'aime à la folie.

—Le beau mérite de vous aimer et de vous obéir ! Le soleil, la lune et les étoiles en feraient bien autant, si vous daigniez le leur commander.

—Je n'en doute pas ; mais qui leur portera mes ordres ? et en attendant, n'est-il pas bien commode d'avoir sous la main un bon mari tout prêt, accoutumé à mes caprices, qui connaît mes défauts comme je connais les siens, et qui m'aimera tranquillement et éternellement ?

—Bien tranquillement en effet !

—Mon Dieu ! ce n'est pas l'idéal, je le sais bien, et les héros de lord Byron sont d'un tout autre style : mais cet honnête Anglais, sans passions, sans faiblesses, sans vices.

—Et sans vertus....

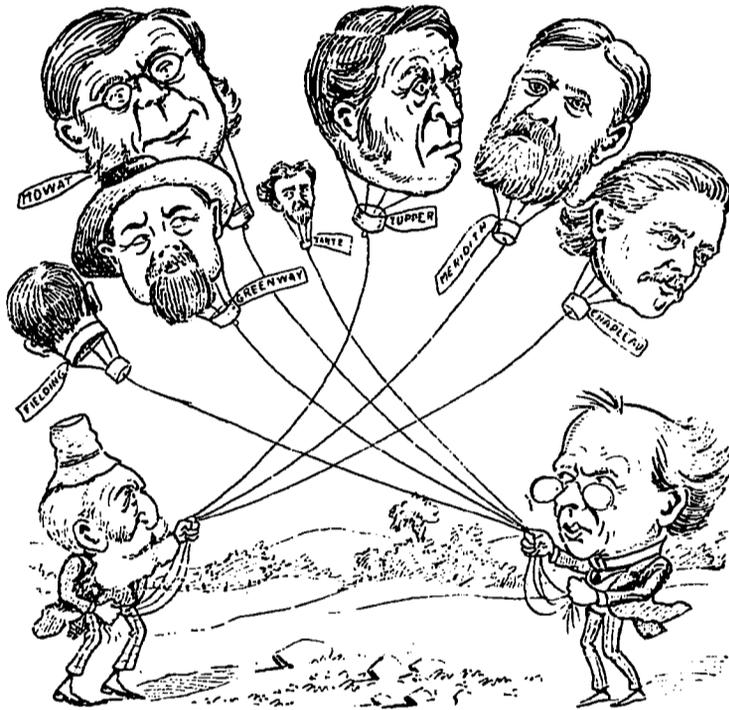
—Ajoutons, si vous voulez, sans vertus, remplira fort bien son rôle de mari à Londres.

—Oui, il aura de l'argent, du crédit, de l'importance, de la réputation, peut-être, mille autres en ont qui ne valent pas mieux que lui, mais il vous donnera le spleen. Et vous maudirez mille fois le jour où vous aurez accepté un mari anglais de la main de votre père.

—Peut-être, mais qui me répond que vous m'aimerez d'avantage, et que cette déclaration si galante et si imprévu n'est pas l'effet d'un rayon de soleil du printemps qui s'avance, ou du rossignol dans les bois, et que votre amour ne sera pas court et fugitif comme ce grand réveil de la nature qui l'excite aujourd'hui ?

—Alice, dit Quaterquem, en lui prenant la main avec émotion, je jure de vous aimer éternellement.

—Dès le premier jour que je vous ai vue, mon âme a été à vous tout entière ; je n'ai plus de pensée qui ne soit la vôtre. Vous serez ma femme, ou je mourrai.



C'EST A QUI LANCERA LES PLUS GROS BALLONS

(Voir l'explication en deuxième page.)

—Vous oubliez M. Harrison et mon père.

—Harrison ! Je le turai. Votre père, je le convertirai, et s'il le faut, je lui céderai mon secret et ma gloire !

—Votre gloire ! Si vous le faites, je saurai que vous m'aimez, et ce jour-là...

—Achevez ? Ce jour-là ?...

—Eh bien, je vous permettrai d'espérer.

Quaterquem, ravi de joie, lui baisa la main avec passion.

—Prenez garde, dit-elle vivement en retirant sa main, mon père se retourne et va nous voir.

VI

Aucun incident ne marqua la fin de la promenade. Cornelius Hornsby et la paisible Kate se rapprochèrent, et la conversation devient générale. Quaterquem, ivre de joie, répondait au hasard à toute les questions. On remonta la Loire jusqu'à sa source ; il prit les rames et conduisit la barque avec une telle adresse que l'Anglais lui fit un compliment.

—C'est mon premier métier, répon-

dit-il simplement. Tout jeune j'allais à la pêche avec mon père, et je faisais manœuvrer la barque pendant qu'il tendait les filets.

Le soir, les quatre voyageurs dînèrent à la même table, et Quaterquem eut le bonheur de presser, en se retirant les doigts divins de la belle Alice. Il frémissait de colère à la pensée qu'un autre vivait dans une familiarité presque intime avec celle qu'il aimait plus que la vie, et comme il n'était pas homme à délibérer longtemps, il résolut de demander à M. Hornsby la main de sa fille dès le lendemain.

Malheureusement, la première personne qu'il aperçut fut le jaloux Hercules, qui passa près de lui sans le saluer.

—Voilà une rencontre de mauvaise augure," pensa le Breton.

Quelques instants après, parut la belle Alice qui tendit la main aux rivaux et qui sourit fort gracieusement à Quaterquem.

—Déjà revenu ! dit-elle à Hercules. Vous n'avez donc pas fait de procès

au sergent de ville ? Vous avez laissé outrager impunément le nom anglais ?

—Il n'y a rien à faire ; les avocats eux-mêmes disent que je perdrais mon procès.

—C'est égal, il eût été beau d'essayer...

—Nous nous sommes fort amusés hier, dit elle, et nous avons fait, avec M. Quaterquem, une charmante promenade... M. Quaterquem, M. Harrison ; Hercules, M. Quaterquem.

Tous deux se saluèrent avec une froide politesse. La situation devenait embarrassante, et Miss Hornsby ne savait plus que dire, lorsque le vieux Cornelius entra dans le salon, tout heureux d'avoir touché quarante ou cinquante rotules et tibias de moines qui remplissent les caveaux de l'église Saint Aignant et dont la vue fait plaisir à tous les Anglais.

—Monsieur, dit Quaterquem au vieil Anglais, j'ai découvert, de l'autre côté de la Loire, à trois lieus d'ici, un vieux château qui est une merveille. Voulez-vous venir le voir avec moi ?

—Je suis prêt. Venez-vous Hercules ?

—Non, je suis fatigué, répondit-il, je reste avec les dames.

Cornelius et Quaterquem montèrent seuls en voiture, et prirent le chemin de la Sologne.

—Eh bien, dit Cornelius, quel est ce beau château ? de quelle date ? de quel style ? byzantin ou gothique ?

Quaterquem était ému au point de ne pouvoir répondre.

—Voilà donc pensait il, le maître de ma destinée. Par quels arguments pourrai-je le convaincre ou le toucher ? Monsieur, dit-il, je ne veux pas vous cacher plus longtemps la vérité. Ce voyage est ruse que j'ai imaginée pour vous parler librement. Le couvent n'existe pas.

—En vérité ! dit Cornelius qui crut avoir affaire à un fou ; et à quoi pensez-vous ?

—Monsieur, j'aime passionnément votre fille et je vous la demande en mariage !

L'Anglais éclata de rire.

—C'est pour ce beau dessein que vous m'amenez en pleine Sologne ? Cher monsieur, vous pouviez vous en épargner la peine. Primo, ma fille n'est pas à marier ; secundo, quel cas que je fasse de vos rares talents, quelle estime et même quelque sympathie que j'aie pour votre caractère, j'ai juré de ne marier ma fille qu'à un Anglais, et je tiendrai ma promesse.

(A suivre sur la 4ème page)